Document généré le 16 avr. 2024 12:59

Québec français

Pour fêter le « Canada Bill »
Journal intime et public

André Gaulin

Numéro 46, mai 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56965ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gaulin, A. (1982). Pour fêter le « Canada Bill » : journal intime et public. *Québec français*, (46), 18–19.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pour fêter le « Canada Bill »

Journal intime et public

N.D.L.R. — Avant de quitter la revue Québec français, *André Gaulin, rédacteur en chef de l'équipe littéraire, signe un dernier texte qu'il dédie à tous ceux qui furent ses compagnons de route. Ce membre-fondateur de la revue, estimant que toute équipe doit se renouveler, — c'est une loi de la vie, — orientera son travail vers de nouveaux champs d'action.*

19 mars 1982, treize heures

La morosité, mot-clé de notre décennie commençante, traduit bien, dans le langage actuel, la notion plus ancienne de l'ennui. La morosité décrit davantage cette fermeture économique en regard de ce que l'on a appelé la croissance, le progrès, ou ce blocage politique, celui d'un échiquier qui n'offre plus d'ouverture. L'ennui s'y greffe, bien sûr, plus profond, sous l'écorce du cœur, comme un appel inconscient, subconscient, vers plus d'air.

Le Québec n'échappe pas, loin de là, à ces deux états d'âme. Point n'est besoin de tableau pour illustrer son blocage politique, son actuelle assalisation par Ottawa. Le « Canada Bill » parle de lui-même. Il n'offre même plus de traduction. À l'image du réseau français de Radio-Canada depuis quelque temps, il livre, sans version, la langue du pays, — celui de l'autre. — Tout devient une subtile question de dosage, pas trop à la fois : décréter d'abord, — l'unilatéralisme, — pondérer ensuite. Ainsi rien ne sera vu de ceux qui n'ont pas la vue aiguë ou qui triment le jour entier durant, de sorte que tout a l'air bien civilisé. Une vraie reprise du scénario avorté de 1840 (Lord Durham) et de 1867 (la conception du Canada unitaire de John A. Macdonald). L'Ontario, « putain respectueuse », tentera un rapprochement. Après tout, quand on est bilingue, ne parle-t-on pas la même langue ? N'a-t-on pas les mêmes intérêts, les nôtres ! One language, one nation, one way. Le sens à suivre étant à contre-courant du grand fleuve sur lequel, Félix Leclerc l'a assez chanté, Baptiste « ne possède plus qu'une belle vue [...] ° Et sa langue maternelle qu'on ne reconnaît pas » (« l'Alouette en colère »). Davantage. On peut même défaire l'Histoire si ça n'entraîne que la déportation des cimetières. Les droits du français de 1890 seront rétablis au Manitoba, on y jugera les causes criminelles en français — dernière mouture pour le mouton ! — Louis Riel sera réhabilité rétroactivement. On vous prendra la feuille d'érable, le castor, l'hymne national usé, avec un amendement pour « terre de nos aïeux » qui n'intègre pas assez les nouveaux venus ! On vous prendra même le nom « Canada », hérité de Jacques Cartier lui-même. Vous n'en aurez que plus de mal, — n'est-ce pas monseigneur Savard et tous ceux dont le « non » voulait dire oui, — à choisir votre terre matrice ! Osez donc dire, ensuite, que ce pays-là, celui de l'autre toujours, est vindicatif, incompréhensif, impérialiste et, par conséquent, amendez cette raciste loi 101 qui pollue le paysage et donne l'impression que Westmount est français. Si on allait le confondre avec Saint-Henri ! Ne doit-il pas toujours y avoir des pauvres parmi nous ?

19 mars 1982, quatorze heures

Ne pas chercher midi à quatorze heures ! Je vais marcher sur le quai de Berthier-sur-Mer ou ce qui en reste, depuis que le fédéral, de qui il relève, a tué la petite marine marchande québécoise. À côté, le manoir Dénéchaud, ancien hôtel pour marins, croûle sous l'abandon, maison pillée aux fenêtres béantes. Que je meure de ce paysage !

Une corneille se fait entendre. La première que j'écoute cette année. Je pense à Miron : « Corneille, ma noire ° corneille qui me saoule ° opaque et envoûtante ° venue posséder ta saison et ta descendance. » À l'ouest, les îles dérivent parmi les glaces. Quand les fixerons-nous à jamais dans nos mémoires ? Plus loin, l'œil se perd dans la recherche d'un au delà ; où inventer le profil anticostien du Golfe ? En face, les Laurentides font le dos voûté sous l'usure. Elles veillent pourtant.

19 mars 1982, dix-sept heures

On voudrait que nous changions de discours. Tournons la page. Ottawa/Rome a tranché : que soit reniée l'erreur d'avoir pensé se prendre en main. Passons à des choses nouvelles, s'écriait en décembre une éditorialiste. Renouvelons-nous. Portons des masques. Participons au rapatriement des autres, on nous y chantera « Alouette, gentille alouette » dans le texte original. On nous ouvre la porte ou plutôt nous serons encore portiers. Un rôle connu : english spoken. La nouveauté s'appelle-t-elle le reniement ? Devrions-nous encore indiquer « la montée Gilmour » qui livrerait à Peter Elliott la Cité libre du Québec ?

Il a cité Malraux, récemment, le cher homme. Il fallait défendre, en période d'austérité, une forte injection d'argent dans la « canadian culture ». Ce Malraux de John A. Macdonald « the Second » disait qu'un peuple, — il s'agissait, bien sûr, du peuple du Canada, — qui n'inscrit pas son essor dans le passé et l'Histoire est menacé, tôt ou tard, de fascisme. Et dire que le même grand homme nous a dit passéistes, gens de

ghetto, racistes, pour cet enracinement que nous pratiquions depuis deux siècles ! Il est vrai que monsieur Trudeau ne lit pas les écrivains québécois qui, selon lui, ne savent pas écrire. On peut supposer qu'il n'a pas lu « Pour mon rapatriement » de Gaston Miron, qui n'a rien à voir avec le sien. Ce qui a valu à ce poète et à ses « Compagnons des Amériques » de se retrouver tous en prison, en 1970, sans qu'on ne sut jamais pourquoi.

Mais, patience, monsieur Trudeau et compagnie. Le temps travaille pour nous. « Les forges sont dressées dans les veines d'un peuple », comme dit Paul Chamberland. Son silence ovifère éclora. Son actuel murmure a quelque chose de l'invention de la formule cabalistique. Il se renforce du dedans. Tantôt, Baptiste va vous crier enfin un grand « non » par la tête, celle que vous aviez mis mensongèrement à couper si le Canada n'était pas renouvelé pour faire place au Québec. Quand Pilate abandonna Jésus-Christ, il ne fut certes pas sensible à l'argument des Pharisiens qui disaient qu'il valait mieux qu'un seul homme meure plutôt que toute une nation. Le seul homme à sauver, à vos yeux, c'est vous. Quant à la nation, si toutefois vous croyez en l'une d'elles, celle-là a aboli la nôtre. En cela, vous résumez bien deux cent vingt-trois ans d'occupation. Go on your way.

Telle n'est pas notre voie. Un autre destin nous appelle. Nous ne serons pas anglais par le devant, et français par le derrière, un « flag » et un fleurdelisé sur le même sapin ébranché servant de mât. Pas loin d'ici où j'habite, un homme et sa famille vivent tassés dans une roulotte, — habitation idéale pour déportation rapide ou mobilité nord-américaine. — À sa porte flotte l'unifolié. Chemin faisant, chaque jour, je me révolte. Occultation, aliénation, asservissement plutôt que servitude. Des mots qu'il ne comprendrait pas. Mais des voisins de plus en plus nombreux comprennent, eux. Ils supportent de moins en moins, ce rouge !

Comme dit Leclerc (vous connaissez ?), l'on sent, malgré soi, « entre la chair et l'os, s'installer la colère ». Mais n'ayez crainte. N'appelez pas encore l'armée. Cette colère aura la sagesse et la discrétion des boîtes de scrutin. Après 115 ans, on finit par comprendre qu'on a toujours été trahi de l'autre côté de l'Outaouais. Ils auront compris bientôt qu'il suffit que vous soyez d'un côté, vous et vos pareils, pour que nous soyons de l'autre.

19 mars 1982, vingt-deux heures

Il est plus tard que je ne croyais. Il est plus tard que nous ne pensions, à voir se bousculer les événements. Le ciel est percé d'étoiles. Cosmogonie nouvelle. Un pays se détache. Le séparatisme s'est fait à l'ouest de l'Outaouais.

La nuit. Chacun porte son songe. Peu d'éclat. Même une longue sonnerie, qui ne nous dérangeait pas dans la maison voisine, s'est tue. Le feu brûle à l'intérieur. La mémoire veille toujours. Après demain, le printemps réussira. J'en appelle à tous. Nous attendons plus sûrement le Québec « qu'un veilleur n'attend l'aurore ». Dans l'attente que cesse le mépris, — la méprise, — comprenez que le Canada ne soit plus, pour plusieurs d'entre nous, que le pays de la dérision. Bonne fête quand même et, comme dit Michèle Lalonde, « comprenez notre parler de circonstance ».

André GAULIN

COURRIER

Réponse de CHARLES LORENZO à MICHELLE LANGLOIS [1]

Michelle Langlois entend prouver que le premier recueil des *Contes et récits* par Charles Lorenzo n'est pas de la littérature et que l'auteur se complaît à mettre ses personnages dans une ambiance malsaine. À cette fin, elle intitule son article : « Une pseudo-littérature morbide ». Une fois ces deux œillères posées, son champ visuel ne lui présente que des scènes de folie et de monstruosité ; le reste lui échappe. Les vraies valeurs que Charles Lorenzo attribue à ses personnages, adolescents et adolescentes, restent en dehors de l'entendement du critique. Celui-ci demeure insensible à l'amour désintéressé (« L'ombre du cimetière ») ; à une leçon de sagesse (« Le cadavre de l'étang ») ; à un exemple d'altruisme (« La mystérieuse adolescente ») ; à l'affection vraie, incarnée (« La Rivale »).

Quant au style, dans les cent trente-trois pages, celle qui livre son appréciation ne décèle aucune phrase, aucune figure de rhétorique, aucune alliance de mots dignes de satisfaire aux lois de l'art littéraire. Cette attitude négative sent le parti pris jusqu'à la pestilence. Michelle Langlois conduit son lecteur dans un cimetière où elle enfouit délibérément toutes les qualités de l'œuvre au point de vue langue ou structure du discours. Charles Lorenzo lui-même n'aurait pu imaginer une telle nécropole.

À l'affût des failles dans les textes, Michelle Langlois scrute la correspondance des temps ; elle jette son dévolu sur « deux imparfaits difficilement explicables »... pour elle, mais que Maurice Grevisse défend très bien en des cas analogues. (Cf., n° 1050 *a*), p. 954, éd. 1955). Qui croire ?

Ces deux pages de réflexions abondent en faussetés, exagérations, contradictions, blâmes à l'emporte-pièce que l'auteur se garde bien d'étayer d'exemples. Ce qui devient plus grave, le censeur se fourvoie dans l'incompréhension du texte ; résultat : la trame est complètement déboussolée. En maints endroits, elle exagère, généralisant les faits. Elle frise la naïveté dans des affirmations farfelues. Certaines phrases de cette « critique », ou mieux de cette charge, pourraient être citées, à titre d'« Exemples à éviter », aux élèves du cours secondaire.

La conclusion couronne, par une allusion qui se veut peut-être humoristique, cet examen dépréciatif. Michelle Langlois serait très à l'aise dans un cirque pour y exercer la profession qui consiste à prendre les clowns en bas âge et à leur étirer un peu plus chaque année les lèvres jusqu'à ce qu'elles soient fendues d'une oreille à l'autre. Après tout, le but n'est-il pas d'amuser le public en se souciant le moins du monde de déformer le visage ? La transposition se fait d'elle-même, dans le cas présent.

Les rares remarques judicieuses contenues dans le compte rendu de Michelle Langlois, j'en ferai mon profit. Le dénigrement, que renferme cette analyse venimeuse, parce qu'à une seule facette, m'encourage à continuer mon œuvre, me rappelant que : « quelque aménité doit se trouver même dans la critique ; si elle en manque absolument, elle n'est plus littéraire... où il n'y a aucune délicatesse, il n'y a point de littérature » (Joubert). L'article de Michelle Langlois est donc *Une pseudo-littérature sarcastique*.

Charles LORENZO

[1] *Québec français*, numéro 45, mars 1982, p. 80-81.

Note de Michelle Langlois

Chacun des éléments de ma critique est appuyé par des exemples tirés de vos textes, exemples que j'aurais pu multiplier. C'est pour ne pas faire une charge que je me suis abstenue.

Vous citez Maurice Grevisse (paragraphe 1050 a). Vous auriez intérêt à le relire. Il faut toujours croire M. Grevisse. Mais ce n'est pas le présent de la subordonnée qui fait problème ici, c'est l'imparfait de la principale, le récit étant écrit au présent.

Michelle LANGLOIS